

belle-sœur. Ils avaient baissé les yeux l'un et l'autre, en même temps. L'un et l'autre les relevèrent, en même temps. Ils se regardèrent. La même vision insupportable avait passé devant leurs jalousies. Tous deux comprenaient maintenant, quoiqu'ils ne voulussent pas se l'avouer, que Madeleine aimait le commandant Brissonnet, tous deux qu'elle en était aimée. Ils auraient dû comprendre aussi que Madeleine n'avait jamais laissé même soupçonner à l'officier les troubles de son cœur. Ils le comprenaient. Pourtant l'un et l'autre, le mari et la sœur, furent traversés à la fois de la même pensée de défiance. Ce fut Agathe qui osa la formuler. Elle dit, presque à voix basse :

— « Ah ! comme je voudrais assister cachée à cet entretien !... Je saurais alors... » Elle saisit les mains de son beau-frère et l'associant déjà à une complicité : « Nous saurions... Entendez-vous, François, nous saurions. » Puis tout à fait bas : « C'est demain qu'il viendra la voir, vers les deux heures, sans doute. Elle me l'a dit... Elle vous croira sorti... Si vous reveniez cependant?... Votre cabinet donne sur le petit salon... Il y a une tenture devant la porte... Si vous vous y cachez ? Si nous nous y cachions?... Nous entendrions. Nous saurions... »

VII

DEUX NOBLES CŒURS

Aucune proposition ne pouvait être plus contraire au caractère si loyal, si tendre de François Liébaut. Cet aguet caché auquel sa belle-sœur le conviait et chez lui, sous son propre toit, à son foyer, quel exercice déshonorant de sa prérogative de mari ! Mais il subissait une de ces crises de passion où se décèle la sauvagerie de l'amour blessé. C'est à des minutes pareilles qu'un homme d'honneur se laisse entraîner à ouvrir des lettres, qu'il force un secrétaire fermé à clef, qu'il paie les indiscrétions d'un domestique ! Lorsque le médecin quitta Mme de Méris, le malheureux avait consenti, non pas à tout ce qu'elle lui avait demandé, mais à une partie, celle qui lui était personnelle à lui. Il avait été convenu entre eux qu'une fois averti de l'heure exacte du rendez-vous, il rentrerait sans prévenir, et qu'il essaierait d'écouter la conversation de Madeleine et de Brissonnet, mais seul. Il n'avait pas voulu de la présence de sa belle-sœur. Même dans ces instants d'une si fiévreuse jalousie, il lui avait été trop odieux de livrer Madeleine à l'espionnage

d'Agathe. Il avait reculé devant cet affront fait à sa chère femme. — Qu'elle lui était chère, en effet, à travers ses souffrances! — Il l'avait vue, s'il acceptait cette offre tentatrice, parlant librement, se croyant chez elle, et, derrière la porte, se tapirait cette sœur aînée dont il savait trop qu'elle avait toujours envié sa sœur cadette! Non. Il ne trahirait pas sa femme de cette trahison-là. Il ne se liguerait pas ainsi contre elle avec sa secrète ennemie. Qu'il employât, lui, pour savoir la vérité, un procédé clandestin, c'était son droit strict. Il se devait à lui-même de ne pas outrepasser ce droit par une complicité qui l'eût par trop avili à ses propres yeux... Mais était-ce même son droit? Après s'être rangé au conseil de sa belle-sœur, un doute saisit Liébaut et un remords. Il n'avait pas quitté depuis dix minutes Mme de Méris que sa loyauté se révoltait contre un projet qu'il n'eût pas même osé concevoir sans elle. Il lui semblait qu'il venait de traverser un mauvais rêve, que cet entretien avec Agathe n'avait jamais eu lieu. A mesure qu'il approchait de la rue Spontini et de sa propre maison, cette impression se changeait en une autre. Il allait se retrouver en face de Madeleine. Il faudrait qu'il lui dissimulât, non plus des émotions comme il faisait avec tant d'efforts depuis des semaines, mais un projet inavouable, tant il était insultant pour elle, et combien abaissant pour lui! Il

devrait pour conduire à terme ce projet, commencer, dès ce soir, une enquête par trop indigne de ce qu'avait été leur ménage! Parlerait-il de Brissonnet, sans paraître se douter de ce qu'il savait par Agathe?... Essaierait-il de faire dire à Madeleine qu'elle attendait le commandant et à quelle heure?... Ou bien se tairait-il entièrement sur ce point, afin de mieux les surprendre le lendemain?... Cacherait-il qu'il avait vu Mme de Méris, ou, tout au contraire, le dirait-il, afin de provoquer une confiance sur la mission dont la sœur aînée avait chargé la sœur cadette?... Ces allées et venues de sa pensée lui donnèrent une agitation presque insoutenable, contre laquelle il s'efforça de lutter, en quittant sa voiture à la hauteur de l'avenue Malakoff et rentrant à pied. Quand il ouvrit la porte de l'hôtel avec la petite clef qu'il gardait pendue à sa chaîne de montre, il était du moins maître de ses nerfs. Cette facilité à revenir chez lui sans que personne fût averti de sa présence tenait à des convenances toutes professionnelles. Agathe avait compté sur cette particularité quand elle lui avait tracé le plan de sa rentrée clandestine le lendemain. C'était là comme une répétition de la scène qui devait avoir lieu. Elle réussit si bien que Liébaut se sentit rougir à cette phrase d'accueil de Madeleine :

— « Ah! c'est toi, François, tu m'as fait peur... Je n'avais pas entendu la voiture... »

Elle avait été, en effet, comme réveillée en sursaut du songe où elle était tombée depuis le moment où sa sœur d'abord, puis Mme Éthorel l'avaient quittée. Elle avait condamné sa porte et elle était demeurée, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, à regarder le feu consumer d'une flamme lente les bûches de la cheminée, et à se débattre parmi trop de pensées, trop d'émotions contraires. Cette méditation avait été très douloureuse, car le visage qu'elle montra à Liébaut portait l'empreinte d'une étrange lassitude. La charmante femme trouva pourtant en elle la force de s'inquiéter de lui quand il lui eut répondu :

— « Je suis rentré à pied. J'ai voulu marcher un peu. »

— « Tu t'es senti souffrant? » demanda-t-elle. « C'est vrai. Tu es rouge... Tu as le sang à la tête... Tu travailles trop... » ajouta-t-elle... « Et pourquoi? Nous sommes assez riches, et tu es assez connu. Tu devrais te reposer... »

Elle avait pris la main de son mari, en prononçant cette phrase d'une affectueuse sollicitude qui n'était pas jouée. — « Elle m'aime donc!... » pensa le médecin. Que de preuves de dévouement Madeleine lui avait données ainsi depuis le retour de Ragatz! Et toutes avaient infligé au mari la trop lourde impression de reconnaissance émue et de malaise qu'il éprouvait encore maintenant.

Chaque fois il s'était posé cette question : « Oui, elle m'aime, mais comment?... » Et il avait entrevu, derrière cette attitude si touchante, ce qui était, hélas! la vérité : le parti pris de l'épouse qui se sait irréprochable, et qui témoigne une affection d'autant plus prévenante à son mari qu'elle ne se pardonne pas de sentir son cœur dominé par un autre. Une telle tendresse peut bien être très sincère. Cette épouse peut avoir pour ce mari une amitié réelle. Tant de souvenirs communs, une si ancienne accoutumance, l'estime, la sympathie, leurs enfants l'attachent à lui! Ce sont des liens, d'imbrisables et chers liens. Ce n'est pas l'amour, et pour un homme fier et passionnément épris, comme était François Liébaut, quelle amertume de constater une pareille dualité de vie intérieure chez celle qui porte son nom! Avec quels mots pourtant traduire une plainte qui n'a pas un fait auquel se prendre? Et d'autre part, devant des gestes et des paroles de sollicitude, — comme celles que venait de prononcer Madeleine, — le moyen de ne pas se demander si l'on ne se trompe pas? Il y avait aussi dans cet empressement de la femme du médecin une perspicacité qui rendait plus émouvante pour lui. C'était vrai qu'il se sentait souvent très las! Ce témoignage d'un intérêt si constant lui donna une recrudescence de remords pour l'entretien qu'il venait d'avoir et pour le dessein qu'il en rapportait. Il répondit :

— « Quand j'aurai fini mon nouveau mémoire, je me reposerai... »

— « Je te connais, » répliqua-t-elle en hochant la tête, « et je connais le genre de tes recherches. Toi et tes amis, je vous ai trop souvent entendu dire qu'en médecine tout tient à tout. Chaque mémoire en amène un autre, et ainsi de suite, indéfiniment... Sais-tu ce qui serait raisonnable? Voici l'hiver. Charlotte et Georges sont un peu pâlots. Malgré Ragatz, j'ai toujours peur pour elle d'une reprise de ses rhumatismes. Moi-même, je suis fatiguée. Ce froid m'éprouve. Nous devrions tous aller passer quelques mois au soleil, à Hyères, à Cannes, à Nice, ou en Italie? »

Elle avait eu, pour formuler cette proposition de départ en famille, une prière dans ses yeux, presque suppliante et tout angoissée. Elle voulait partir! Pourquoi? Mais pour fuir celui qu'elle s'était défendu d'aimer et qu'elle aimait. Cette nouvelle évidence des troubles de conscience que traversait sa femme rendit au mari jaloux la frénésie de cette anxiété qui l'avait conduit chez Agathe, à la poursuite de la vérité. Il répondit, cédant en apparence à la fantaisie de Madeleine :

— « Tu as peut-être raison. Ce voyage me tenterait beaucoup en principe, et, si ce n'est pas chez toi une idée en l'air... »

— « Hé bien? » interrogea-t-elle, comme il se taisait.

— « Hé bien : je ne dis pas non... Tu as donc grande envie de quitter Paris? » osa-t-il ajouter. « Tu n'y regretteras rien, ni personne, pas même ta sœur? »

— « Oh! ma sœur!... » fit-elle, comme si elle allait entrer dans la voie d'une confidence. Puis s'interrompant : « Les enfants vont descendre, » continua-t-elle, « nous ne serons plus seuls. J'ai justement à te parler de ma sœur et très sérieusement. Mais ce que j'ai à te dire exige que nous ayions du temps... »

Le petit garçon et la petite fille avaient l'habitude de dîner à table avec leurs parents, lorsque ceux-ci restaient à la maison. Malgré leur belle situation de fortune, les Liébaut conservaient ces vieilles mœurs de la bourgeoisie française, qui tendent à disparaître des milieux élégants pour céder à la coutume venue d'Angleterre : la relégation des enfants dans la *nursery*. Peut-être ce nouveau système, en séparant plus complètement les petites personnes des grandes, a-t-il de réels avantages d'éducation. En revanche, il n'est guère favorable à cette cordialité du foyer qui fut si longtemps le charme de notre vie de famille, et, surtout, il supprime le plus grand bienfait peut-être du mariage fécond. A de certaines heures, la présence d'un fils ou d'une fille entre

des parents exerce sur eux une influence d'apaisement dont rien n'égale la puissance. Si Georges et Charlotte ne fussent pas entrés dans le petit salon, quelques minutes après que la mère avait prononcé cette phrase énigmatique : « J'ai justement à te parler de ma sœur », le père n'aurait certes pas eu la patience d'attendre davantage. Il eût pressé Madeleine de questions qui l'eussent froissée. Il s'y fût lui-même exaspéré. Ce cœur de femme se fût peut-être refermé. Au lieu de cela, quand les deux têtes blondes eurent apparu, et que le gentil babil de ces petits êtres eut commencé de remplir la chambre, les nerfs du mari soupçonneux se détendirent. L'acte auquel l'avaient décidé les conseils passionnés de sa belle-sœur, et sa propre souffrance, cet acte outrageant d'espionnage et de déloyauté lui devint du coup inexécutable. A voir les yeux clairs des enfants se fixer avec amour sur ceux de Madeleine, la main de la mère caresser ces boucles blondes, puis, à table, le rayonnement circulaire de la lampe suspendue éclairer ces trois visages, François Liébaut sentit qu'il n'avait pas le droit d'introduire dans son ménage des procédés de police. Cette femme, *sa femme*, méritait d'être respectée dans les arrière-fonds de sa vie intime. Elle y portait peut-être un douloureux secret? Peut-être y soutenait-elle une lutte? Ce combat caché — s'il se livrait dans cette conscience —

représentait par lui-même une épreuve expiatoire que le chef de famille ne devait pas accroître. Un revirement acheva de s'accomplir dans cet esprit généreux. « Pour eux », se disait-il, après le diner, en attirant, lui aussi, ses enfants contre sa poitrine, et leur caressant les cheveux du même geste que la mère. « Oui, pour eux, je dois ne pas laisser la honte d'une vilénie se glisser entre nous... Madeleine ne saura pas que j'ai souffert de cette mortelle jalousie... Si je me suis trompé en croyant qu'elle était troublée par les attentions d'un autre, ce n'est que justice que je me taise. Ce n'est que justice encore si je ne me suis pas trompé. Elle mérite ce silence, puisqu'elle a eu la force de se vaincre... Non. Jamais une mauvaise pensée ne lui est venue. Jamais, jamais... Non. Demain dans cette conversation qu'elle a promis à sa sœur d'avoir avec cet homme, elle ne dira pas un mot qu'elle ne doive pas dire, elle n'entendra pas un qu'elle ne doive pas entendre... Non. Je ne me cacherai pas pour l'espionner, comme une coupable... Ce serait de ma part une infamie. Je ne la commettrai pas... Mais que va-t-elle me dire, à propos d'Agathe? Si elle me parle de la visite de celle-ci aujourd'hui et de la démarche dont elle-même s'est chargée, lui mentirai-je? Lui cacherai-je ma visite à moi chez sa sœur?... Comment lui expliquer alors que je ne lui en aie pas parlé, aussitôt rentré?... Ah! pour-

quoi n'ai-je pas suivi mon instinct? Pourquoi ne me suis-je pas ouvert à elle dès les premiers mots?... »

Ces réflexions s'imposaient à François Liébaut tandis qu'il embrassait son fils et sa fille. Leur incohérence traduisait bien les sentiments contradictoires dont cet homme amoureux et trop lucide était possédé. Il éprouvait à la fois le besoin irrésistible de s'expliquer avec Madeleine et celui de se taire pour la ménager. Vaines chimères que toutes les âmes nobles ont caressées, quand la jalousie les brûlait de sa fièvre convulsive! Et, tôt ou tard, elles ont toutes manqué à ce pacte de silence, qui n'est pas humain. Le mari de Madeleine devait succomber à cette tentation de confesser toutes ses tristesses avec d'autant plus de facilité qu'il avait à confesser aussi une faute, commise uniquement en esprit, mais si grave : ce consentement au piège proposé par la perfide Agathe. Et comment eût-il pu garder sur son cœur le secret de cet insultant projet, devant la loyauté dont sa femme lui donna une preuve saisissante, une fois les enfants partis?

— « Je t'ai dit que j'avais à te parler de ma sœur », commença-t-elle. « Il s'agit d'un point délicat, si délicat que j'hésite depuis très longtemps à t'en entretenir. Mais les choses en sont venues à une crise si aiguë que j'ai le devoir de t'y mêler... Tu te souviens ce que je t'avais écrit

de Ragatz », continua-t-elle avec un visible effort « et du projet que j'avais formé à l'endroit d'Agathe?... Je rêvais de la marier à M. Brissonnet... Cette alliance t'a souri, à toi aussi, et quand le commandant s'est présenté chez nous, à Paris, nous avons, d'un accord unanime, accepté qu'il pénétrât dans notre société. Il a paru manifester le désir de se rapprocher d'Agathe. Nous ne nous y sommes pas opposés. Bref, il est devenu presque un de nos intimes... Et ce que nous n'avions pas osé espérer est arrivé. Agathe s'est laissé toucher le cœur. Elle l'aime. »

— « Tu ne m'apprends rien », répondit Liébaut. Il avait sur la bouche l'aveu de sa conversation avec sa belle-sœur. Il se tut cependant, le cœur serré, pour laisser parler sa femme. Qu'allait-elle lui dire, n'étant prévenue de rien? Il avait là une occasion trop tentante d'éprouver sa vérité, sans se déshonorer lui-même par l'emploi d'une ruse honteuse.

— « Si tu as deviné l'intérêt que M. Brissonnet inspire à Agathe », reprit Madeleine, « tu te rends compte que tu as pu ne pas être le seul. Elle n'a pas su cacher ce sentiment à d'autres personnes de notre entourage, et qui ne sont pas aussi bienveillantes que toi ou que moi... Bref, on en cause, et Agathe a acquis la preuve que l'on en cause. Elle est venue aujourd'hui me communiquer ses inquiétudes. Elle est tourmentée d'une

situation qui risquerait, en se prolongeant, de la compromettre, et qu'elle ne comprend pas. Comme elle me l'a dit très justement, il y a là un malentendu certain. Elle est veuve. Elle est prête à donner sa main à M. Brissonnet. Elle ne veut pas, de sa part à lui, d'une attitude qui pourrait faire croire aux malveillants qu'elle n'est qu'une coquette, et elle se plaint qu'il ait pris, vis-à-vis d'elle, cette attitude. Il sait, comme tout le monde, qu'elle est libre. Il n'a qu'à ouvrir les yeux pour constater comme tout le monde encore, malheureusement, qu'il ne lui déplait pas. Ses assiduités sont inexplicables s'il ne s'intéresse pas à elle, et il ne se prononce pas. Il peut y avoir bien des motifs à cette abstention : une liaison cachée qu'il hésite à rompre, la pudeur de sa trop modeste position de fortune... Que sais-je?... Agathe s'en est d'abord étonnée. Maintenant elle s'en tourmente, je répète le mot, et elle a raison de s'en tourmenter. Il lui a paru nécessaire de mettre fin à des commentaires dangereux, en avertissant celui qui en est la cause, sans aucun doute, inconsciente. M. Brissonnet ne doit pas être rendu responsable de médisances qu'il ne soupçonne pas. Il faut qu'il les connaisse, et que, les connaissant, il se décide à prendre un parti. C'est l'idée d'Agathe, et que je trouve absolument sage... Elle a hésité à provoquer elle-même une explication de cette nature. Encore là

elle a été sage. Elle a pensé que lui ayant présenté M. Brissonnet, j'étais une intermédiaire toute désignée et par ce petit fait et par ma qualité de sœur. Elle m'a donc demandé de voir le commandant. Elle veut que je l'avertisse des mauvais propos qui courent. C'est le mettre en demeure de se prononcer... J'ai accepté cette mission, si pénible qu'elle fût. J'ai écrit à M. Brissonnet pour lui demander de venir ici demain à deux heures. La lettre n'est pas encore partie. Je n'ai pas voulu l'expédier avant que nous en eussions causé ensemble. »

— « Pourquoi?... » interrogea le médecin. Il avait saisi dans l'accent de sa femme le frémissement d'une extrême émotion, mais contenue, mais domptée par une volonté que rien ne briserait. Son affectation à exposer le détail des faits sans commentaires, avec des soulignements voulus de chaque mot, en était la preuve. « Oui, pourquoi? » insista-t-il, « je t'ai toujours laissée libre d'agir en toutes circonstances comme tu l'entends. Je te connais trop pour ne pas être sûr que tu ne te permettras jamais rien que je doive blâmer. »

— « Tu es très bon, je le sais », lui répondit Madeleine. Elle répéta, en le regardant avec des yeux dont la détresse lui fit mal, « très bon... Aussi n'est-ce pas une permission que je voudrais obtenir de toi, ni même un conseil... Je voudrais te demander d'être là demain, si tu le peux, à